

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph ACKERMANN

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1918, tome 17, p. 150-152

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Chronique

2 Octobre. — Je me remets à l'ouvrage, parce que je m'en nue un brin et qu'en écrivant dans les « Echos » que vous aimez à lire, je me figure causer avec vous, mes chers « copains » ; il me semble que la photo (elle est toujours sur ma table et souvent sous mes yeux) du général Pau entouré de l'« élite » des grands et petits de l'Abbaye, est animée ; je me sens avec vous, je vous coudoie et je suis content...

Ne trouvez-vous pas aussi que le Collège, l'internat même, ont des charmes ? Et quand les vacances s'allongent sans fin, ne puisez-vous pas beaucoup de douceur dans les souvenirs ?...

Chers camarades que je n'ai pas vus depuis de longs mois, avec lesquels j'ai vécu tant d'heures d'enthousiasme, de découvrage, de monotonie, de... colère et malgré tout d'entente cordiale, je vous écris ce soir une lettre d'attachement...

6 Octobre. — M. Zarn est nommé vicaire de Salvan ! Dites avec moi : « C'est impossible ! » Car enfin, M. Zarn c'est l'inspecteur que l'on considère un peu comme un rouage essentiel du Pensionnat, celui que l'on met au premier plan dans ses souvenirs, dans ses récits, celui qui serait le type du surveillant « comme il faut » si je m'avisais, par exemple, d'écrire un roman de collège. C'est tout simplement incroyable, tellement j'ai de peine à imaginer le Collège sans M. Zarn.

Tous ceux qui sont sincères regrettent le départ du meilleur des inspecteurs, l'assurent de leur reconnaissance et ne l'oublieront pas !

1^{er} Novembre. — Je laisse aux poètes et nombreux demi-poètes de toutes les langues, le soin d'exprimer les sentiments qu'inspirent la fête de tous les Saints, la visite aux demeures de ceux que nous aimions et qui ont passé, les efforts artistiques des personnes qui ont orné leurs tombes.

Mes impressions à moi sont un mélange si confus de joie et de tristesse que je renonce à les traduire clairement. Ce que je saisis bien, c'est que je suis content d'être à la maison pour ce jour. Les liens qui sont la famille, se resserrent quand tous ses membres sont réunis pour penser aux morts, prier pour ceux qui les ont précédés, qui les rattachent au passé. Et ainsi, Collégiens disséminés dans les quatre coins de la Suisse, nous nous sommes pourtant rencontrés sur la même route, par la pieuse et bienfaisante pensée de la mort.

11 Novembre.— Enfin ! Elle est finie !... La guerre est finie !! Qu'elle sonne drôle, délicieusement drôle, cette phrase ! Ces deux idées que l'on désespérait de pouvoir jamais unir, se conviennent enfin ! Lycéen de l'Ecole d'Epicure, l'une de mes premières pensées est de m'abandonner à de réjouissantes, mais peut-être prématurées perspectives : La carte de pain et les autres vont être abolies, au grand bonheur des Sœurs cuisinières, qui souffraient de nos souffrances. Les libertés d'avant-guerre, tradition interrompue, hélas ! nous seront peut-être restituées ; on nous permettra d'aller « boire » plus souvent... Ne vous indignez pas, personnages sérieux, contre ce désolant terre-à-terre. L'après-guerre sera l'époque des libertés ; vous verrez.

14 Novembre. — Les soldats suisses ont vaincu la révolution. Nous, étudiants, qui formons notre intelligence et notre cœur au contact des héros de l'antiquité, des gloires contemporaines, n'allons pas chercher si loin : nos soldats ont bien fait leur devoir. Ils sont obscurs, mais leur conduite fut noble et belle. Nous nous inclinons devant eux et sommes fiers de posséder parmi nos camarades quelques-uns de ces braves. A eux tous, admiration et reconnaissance !

21 Novembre. — Ne pourrions-nous pas rendre un service quelconque aux soldats victimes de la grippe malfamée malades à cause de la grève criminelle qu'ils ont arrêtée ? Oui, MM. les Collégiens oisifs, partez, courez les campagnes, fiers de vos brassards à la Croix-Rouge, frappez à toutes les portes, insistez, marchandez... Et le soir, nous rentrons, le panier plein d'œufs, la charrette encombrée de bidons de miel, de cornets de tilleul, de sucre, de confitures. Les jambes sont un peu lasses, l'estomac s'inquiète, mais le cœur est content et demain, ils auront quelques bonnes choses de plus... Ils ont tant fait pour nous !

23 Novembre. — Les nuages gris rasant le sol : il neige, la première neige... Le nez aplati contre la vitre où viennent fondre les flocons les plus téméraires, je rêve...

Au Collège, aussi, je rêvais, quand il neigeait pour la première fois. Je voyais la maison et songeais : « Tu seras exilé chaque année, à sa première visite ». Maintenant, je rêve au Collège, je me crois en étude, je vois les jardins de l'Abbaye, les toits de la ville, les coteaux de Lavey, le Capucin, Dailly, Savatan ; tout blanchit, sous la neige, sous le premier baiser

de l'hiver qui m'hypnotise, me ferme les yeux... Je rêve toujours, un rêve indéfinissable...

29 Novembre. — Une grande nouvelle : le « Nouvelliste » annonce l'ouverture probable du Collège. Ça m'impressionne peu. Que faut-il croire ? Les probabilités nous ont si souvent trompés cette année. Dans tous les cas, la malle ne sera pas bougée avant l'arrivée d'une de ces cartes destinées à la collection de nos neveux. Franchement, ce serait dommage de partir ; Saint Nicolas est en route bien approvisionné, je crois, et le petit Poupon Jésus va naître bientôt.

5 Décembre. — J'ai vu passer ce soir le grand Saint Nicolas : l'air très vénérable, un peu voûté, la mitre plutôt défraîchie et une grande barbe blanche ; on dit qu'il est très, très vieux. Et ce sourire, que je connais depuis bientôt quinze ans : quel bon Saint que Saint Nicolas !

7 Décembre. — Elle est arrivée, la carte attendue : « Le Collège reste fermé ! » Naturellement ! jusques à quand ? Dieu seul le sait, qu'il nous soit en aide !

Je m'attendais à tout, mais non pas à être obligé, par l'ingratitude de mon métier et des événements de vous débiter encore une fois une chronique tissée de faits qui se sont tous passés loin du Collège. Cette chronique est (je suis modeste) mon deuxième tour de force. Je commence à m'y accoutumer ; puissiez-vous en faire autant !...

Jos. ACKERMANN, phil.